

avait succédé une période d'inaction vraiment trop prolongée. Il semblait que Paris, réduit à se tenir sur l'expectative, attendait patiemment que la famine eût fait son œuvre. La population parisienne, déjà affaiblie par mainte privation, réduite à une nourriture insuffisante, voyait approcher avec effroi le moment où les vivres manqueraient. Les vivres faisant défaut, c'était la capitulation qui succédait douloureusement à tant d'espairs si chèrement caressés et à tant de souffrances si noblement supportées. Aussi, tandis que des optimistes soutenaient, affirmaient que Paris avait assez de vivres pour tenir jusqu'au mois de mars, bien des gens, pris de panique, se précipitaient parfois vers les boulangeries et faisaient croire, par des approvisionnements exagérés, que les vivres allaient manquer subitement. Il se produisit ainsi, le 11 décembre, dans divers quartiers, des mouvements désordonnés, et l'effroi poussa vers les boulangeries des foules qui croyaient n'avoir plus qu'un morceau de pain à dévorer. On vit alors ce que peut produire de fièvre impatiente cette chose affreuse qu'on appelle *la faim*. Le gouvernement dut, par deux fois, répondre par des avis au public et, pour faire cesser l'inquiétude qui pouvait être fatale à la défense et dont l'ennemi, pressé aux portes de Paris, pouvait profiter, il alla jusqu'à affirmer, qu'on était « encore fort éloigné du terme » où les approvisionnements deviendraient insuffisants.

Le 12 décembre, le gouvernement s'exprimait ainsi dans une affiche aux habitants de Paris :

« Hier, des bruits inquiétants répandus dans la population ont fait affluer les consommateurs dans certaines boulangeries.

« On craignait le rationnement du pain.

« La consommation du pain ne sera pas rationnée.

« Le gouvernement a le devoir de veiller à la subsistance de la population : c'est un devoir qu'il remplit avec la plus grande vigilance. Nous sommes encore fort éloignés du terme où les approvisionnements deviendraient insuffisants.

« La plupart des sièges ont été troublés par des paniques. La population de Paris est trop intelligente pour que ce fléau ne nous soit pas épargné. »

Deux jours après, le gouvernement tenait à revenir sur ces déclarations et assurait que « rien ne faisait prévoir que la quantité de pain quotidiennement vendue dût être diminuée ». Il n'y aura de différence, ajoutait-il, que pour la qualité. Quant à la viande, elle ne manquait pas. « Le pain et la viande, c'est-à-dire la double base de l'alimentation, sont assurés. » Ces affirmations répétées avaient le tort d'entretenir dans le public une confiance que l'avenir devait démentir cruelle-

ment. Il faut cependant reconnaître que la vérité ne pouvait être dite à une population aussi nombreuse, aussi impressionnable et déjà si profondément surexcitée par les souffrances. Mais si la confiance était grande encore, combien allait être profond le désespoir, quand on allait apprendre que ces approvisionnements assurés ne l'étaient que pour un mois ! La dure réalité allait d'ailleurs démentir bien vite ces promesses et, quelques jours à peine après la publication de l'affiche qui disait : « La consommation du pain ne sera pas rationnée », Paris allait, au contraire, se trouver réduit au rationnement, sans compter que le pain devait peu à peu en venir à n'être plus qu'une sorte de pâte agglutinée où la paille entraînait pour son propre poids. Le pain bis allait commencer, puis le pain noir pour en arriver à ce pain étrange dont Paris s'est nourri, sans grimace, pendant les derniers jours du siège.

Nous aurons l'occasion de reparler de cette question de l'alimentation, compliquée d'ailleurs par le manque de bois qui redoublait la souffrance publique, lorsque nous raconterons les suprêmes semaines. A ce moment, les nouvelles meules, installées pour broyer le blé, à la gare d'Orléans, à la gare du Nord et à l'usine Cail, fournissaient encore un aliment convenable. Mais chaque journée écoulée voyait diminuer dans des proportions considérables les approvisionnements parisiens. Se figure-t-on, en effet, quelle quantité énorme de vivres une population aussi nombreuse doit engloutir quotidiennement ! Aussi bien, qu'importait que M. Magnin déclarât à la réunion des maires que Paris avait encore, au 15 décembre, 10 millions de kilogrammes de riz, 1,800,000 kilogrammes de pois cassés et haricots, sans compter la graisse et le fromage ? L'heure approchait néanmoins où le colosse Paris aurait fait disparaître cet amoncellement de denrées. Ne pouvant atteindre au cœur la grande ville, l'ennemi la frappait à l'estomac.

Paris recevait pourtant, depuis les combats de Loigny et d'Artenay, des nouvelles peu rassurantes des armées de province. Mais telle était sa foi que rien ne pouvait l'entamer. Le mot d'ordre était toujours le même en décembre comme en septembre et un esprit des plus modérés, M. Vitet, réfléchissait alors les pensées de tous en publiant dans la *Revue des Deux-Mondes* des *Lettres sur le siège de Paris* qui prouvent que l'esprit public tout entier, même le moins pris d'humeur belliqueuse, poussait à la résistance et ne voulait accepter une paix qu'avec l'intégrité de notre territoire national. « *Le Times* a raison, écrivait M. Vitet, jamais ce ne sera la paix si notre France est mutilée. Ne sentez-vous pas jusqu'au fond de vous-même l'effrayante vérité de cette prophétie ? Je croyais aimer mon pays quand il était prospère et respecté, mais de



VERSAILLES PENDANT LA GUERRE. — Proclamation de l'empire d'Allemagne dans la galerie des glaces.

quel amour tout autre je me sens, pris pour lui depuis qu'on le menace de cette flétrissure ! » Ainsi, rien n'avait abattu, rien n'avait diminué la résolution de Paris.

Le gouverneur de Paris, pour s'excuser de n'avoir pas mis avant le 19 janvier cette résolution à profit, dira que l'armée se trouvait, depuis les combats du 30 novembre et du 2 décembre, désorganisée et qu'il fallait procéder en quelque sorte à sa reconstitution. Le 1^{er} corps de la 2^e armée fut dissous et la division de Malroy, dont les pertes avaient été sérieuses, fut en partie dirigée sur la 3^e armée; la 2^e division (de Maudhuy) passa au 3^e corps de la 2^e armée et la 3^e division (Faron) fut versée dans la 3^e armée. L'armée de Ducrot ne comptait plus dès lors que six divisions d'infanterie et une assez faible division de cavalerie.

Dans un ordre du jour, inséré au *Journal officiel*, et que nous publierons à la fin du siège de Paris, le général Trochu allait bientôt faire connaître par leurs noms les braves qui, dans ces divers corps, s'étaient distingués et méritaient d'être mis en lumière. On fera bien de lire attentivement ce document, un des plus curieux de la campagne.

Cependant l'armée était réorganisée, ses cadres reformés et le gouverneur de Paris n'agissait pas. Il préparait, il est vrai, une expédition qui était mieux faite que les précédentes pour nuire à l'ennemi et qui, engagée trop peu à fond, ne réussit pas plus que les précédentes. Sortant, cette fois, par le nord de Paris, le général Trochu semblait vouloir répondre par une opération militaire aux mouvements de l'armée de Faidherbe qui combattait vers Amiens; il paraissait, du moins, essayer d'envelopper les bois de Bondy, en attaquant à la fois le Bourget et la Ville-Évrard, de se diriger ainsi sur Chelles, puis, se retournant vers Montfermeil, de jeter l'armée ennemie, brusquement coupée, hors de ses retranchements. Chelles et Gournay une fois en notre pouvoir, nous avions intercepté le chemin des convois prussiens. Cette opération, bien conçue, fut mollement exécutée. Le colonel Rüstow donne au surplus une des causes malheureusement exacte de nos échecs : « Le peu de mobilité des masses françaises qui, dit-il dans sa *Guerre des frontières du Rhin* (1), obligeait les chefs supérieurs à s'occuper des plus petits détails, avait nécessairement pour conséquences que les troupes françaises devaient toujours être mises en mouvement de très-bonne heure, ce qui n'avait jamais lieu sans beaucoup de bruit, de sorte que les Prussiens étaient toujours promptement informés des grands mouvements, et que les troupes françaises étaient très-fatiguées par les seuls pré-

(1) Tome II, p. 173. Traduction du colonel S. de Larclause.

paratifs de ces mouvements. » Il faudrait ajouter à cette cause le manque de vigueur, d'audace de nos généraux. Quoi! dépenser un si long temps pour une opération si modestement accomplie! Et cela, lorsque le blé, l'orge, le riz diminuaient si rapidement! On ne conçoit pas une telle lenteur, une placidité si irritante.

Dès le 20 décembre, les Allemands étaient d'ailleurs parfaitement avertis qu'ils allaient être attaqués bientôt. Les portes de la ville étaient fermées depuis le lundi 19, et, en outre, dans l'après-midi du 20 novembre, l'amiral La Roncière déployait ses troupes dans les environs d'Aubervilliers, et Ducrot portait les siennes à droite, vers Bobigny. La garde prussienne, se mettant aussitôt sur la défensive, massait sa 1^{re} division au Blanc-Mesnil, sur la route de Gonesse à Aunay, tandis que la 2^e se tenait prête à l'appuyer. Les avant-postes allemands allaient de Pierrefitte au Bourget, par Stains.

Dans la nuit du mardi 20 au mercredi 21, tandis que le canon des forts tonnait, on battait le rappel dans les rues de Paris, et les bataillons de marche de la garde nationale allaient prendre, au dehors, leurs postes de bataille. Au petit jour, les voitures d'ambulance, massées à l'angle de la rue de Flandre et du canal de l'Ouëq, partaient, en suivant la route de Flandre, pour un des lieux du combat. L'action était déjà engagée, du Mont-Valérien à Nogent, avec Stains, le Bourget, Drancy, Bondy, Neuilly-sur-Marne et la Ville-Évrard pour points principaux. Le général Ducrot commandait à Drancy et Vinoy du côté de la Marne. Le gouverneur dirigeait l'ensemble des opérations.

L'attaque de Stains, faite bravement à la baïonnette par les mobiles de la Seine, qu'on lançait contre des murailles, montra qu'on pouvait beaucoup espérer du juvénile courage des troupes. Mais là, comme au Bourget, l'artillerie canonna pendant trop peu de temps, et l'ennemi reçut nos soldats par des salves de mousqueterie qui les rejetèrent dans leurs lignes. Le Bourget était attaqué, en même temps, à six heures du matin, sur sa droite, par un bataillon de marins, renforcé d'un détachement du 138^e de ligne, sous les ordres du capitaine de frégate Lamothe-Tenet et, de face, par le 134^e, précédé des francs-tireurs de la presse. Les marins, avec cette intrépidité que cette rude guerre a faite légendaire, eurent bientôt enlevé le cimetière, et, la carabine en bandoulière, la hache à la main, ils s'élançèrent sur les maisons comme à l'abordage. Tandis que quelques-uns d'entre eux emmenaient au fort les cent prisonniers de la garde royale prussienne qu'ils venaient de faire, les autres poursuivaient de rue en rue les Prussiens jusque près de l'église, au centre même du village. Il aurait fallu que l'attaque, dirigée au même mo-

ment par la route dite de Lille, et qui va d'Aubervilliers au Bourget, aboutit, pour que ces braves matelots arrivassent à se maintenir dans les maisons si bravement conquises. Malheureusement, les francs-tireurs de la presse et le 134^e, fusillés du haut des maisons et du fond des caves, après avoir traversé le chemin de fer, emporté les premières maisons du Bourget et pénétré dans la Grande-Rue, avaient dû se replier sous une pluie de feu, de balles et de boulets. C'est alors qu'on fit venir, pour démolir le grand mur blanc du Bourget, notre artillerie de réserve. Placées à gauche de la route, en avant de la fabrique démolie, où l'on avait transporté les premiers blessés, et à peu près à la hauteur de la Suiferie, nos batteries ouvrirent sur le Bourget un feu terrible; les obus éclataient derrière la muraille blanche contre laquelle étaient venus se heurter nos soldats; dans le parc, l'ennemi avait établi, lui aussi, ses batteries qui ripostaient aux nôtres. L'objectif de nos artilleurs était à la fois le mur et l'église. Dans cette atmosphère chaude et rouge de la canonnade, les yeux fixés sur le Bourget, où chaque coup de canon crevait une muraille, les mobiles, massés derrière la Suiferie, attendaient, prêts à marcher, le signal de l'attaque. Les drapeaux des ambulances de la presse flottaient dans la fumée. Nul ne croyait en ce moment que le combat pût être fini.

La lutte continuait en effet à Drancy. De ce côté, les mitrailleuses françaises tenaient en respect les colonnes prussiennes et les faisaient reculer. Là encore nos soldats occupaient Groslay, tandis que le fort de l'Est contraignait à se taire les batteries ennemies de Pont-Iblon et de Blanc-Mesnil. Sur la droite, pendant le même temps, Vinoy enlevait Neuilly-sur-Marne, la Ville-Évrard et la Maison-Blanche. Protégé par l'artillerie de marine du plateau d'Avron, il s'approcha même de Chelles, dont les batteries étaient aussi réduites au silence et qu'on eût pu assurément attaquer et peut-être enlever avec un peu d'audace. Le feu du plateau d'Avron protégeait en effet notre infanterie. Mais on n'osa se risquer et, le soir venu, on s'en tint à ces minces avantages.

Le général Noël, tandis qu'on attaquait le Bourget, avait fait sur Montretout, Buzenval et Longboyau, une démonstration qui nous assura la possession de l'île du Chiard. C'était peu de chose, tandis qu'au Bourget nos pertes avaient été grandes. Nous avions surtout à déplorer la mort de beaucoup de ces marins qui se montraient plus que personne dignes de la vieille gloire française. Maîtres d'une partie du Bourget, ils s'étaient battus comme des lions avant d'en sortir. On avait vu un enseigne de vaisseau, M. Caillard, cerné dans une maison avec quinze de ses hommes, forcer les Prussiens à démolir les murailles pour triompher de leur résis-

tance. Les marins postés, blottis et fortifiés dans les maisons arrachées à l'ennemi, demeurèrent là trois heures attendant qu'on les secourût. Chaque fois qu'un tirailleur prussien se montrait de leur côté, les fusiliers répondaient par un coup de carabine. A un moment donné, entendant des cris, ils espèrent que c'était la troupe de ligne qui accourait.

Un des officiers, M. Bouisset, sort la tête pour regarder. Deux balles au front l'étendent raide. Ce n'était pas la ligne. Presque en même temps, des obus, des obus d'Aubervilliers, des obus français, tombent sur les toits du Bourget et les crèvent. Les marins descendent dans les caves et font feu par les soupiraux. Mais alors les Prussiens arrivent en masse. Il faut battre en retraite. Ces intrépides trouent des murailles, passent à travers les brèches ainsi faites; et poursuivis par la canonnade et la fusillade prussiennes, beaucoup parviennent à regagner les lignes françaises, quelques-uns en suivant le ruisseau gelé de la Molette.

La journée était inutile, c'est-à-dire perdue, et le rapport militaire mettait cet insuccès sur le compte d'une brume intense très-gênante pour l'action de notre artillerie, brume qu'en vérité nous n'avons pas aperçue sur le terrain de l'action, et qui n'existait que dans l'imagination des chefs (1).

Le lendemain du jour où l'on entamait cette campagne, tant de fois désastreuse, du Bourget, une note officielle annonçait à la population que la journée du 21 décembre n'était que le commencement d'une série d'opérations. « A l'heure où nous écrivons, ajoutait la note, le général, gouverneur de Paris, a réuni les chefs de corps, pour se concerter avec eux sur les opérations ultérieures. » Malheureusement rien ne sortit de ce concert d'officiers.

Le général Trochu a expliqué ainsi dans son discours sur le *Siège de Paris*, le but de cette journée :

« Je méditais une entreprise nouvelle; j'étais désespéré de ne voir de l'ennemi que ses canons. J'ai espéré pouvoir faire mesurer mon infanterie avec celle de l'ennemi, de là l'origine de la bataille livrée près de la Ville-Évrard et du Bourget, le 21 décembre. »

« Cette fois encore, l'ennemi ne nous opposa que son artillerie, et le soir de cette journée difficile, où nous ne pûmes joindre l'ennemi et où nous eûmes à lutter contre un froid glacial, je constatai dans les tranchées 900 cas de congélation : c'était plus que ne pouvaient en supporter nos soldats improvisés. »

Le froid fut en effet terrible après la journée du 21 décembre, et les soldats, les pieds sur la terre

(1) Nous étions aux côtés des pointeurs de la batterie d'artillerie qui tirait sur le Bourget et nous lions à l'œil nu, sur le mur blanc du Bourget, les lettres de cette enseigne : *Parfumerie Maillay*.